

heur d'être revêtue du manteau de cette grande sainte, qui se conserve à Paris. " Comme cette illustre Thérèse dont on fait aujourd'hui la fête, ajouta Mgr., cette enfant a perdu sa mère dans le bas âge, mais elle saura comme elle jeter un regard d'espérance au ciel ; elle y verra sa puissante patronne, secondant les ardentes prières de celle qu'elle a perdue pour la terre, mais qu'elle doit compter pour les cieux." En lui désignant, ainsi qu'à son jeune frère, le temple qui allait s'ouvrir à la Religion, il prononça des paroles que nous sommes incapables de reproduire, car le cœur seul les comprend, et l'imagination les refroidit en roulant les transmettre. Mgr., par égard pour la modestie de M. Berthelet, termina son allocution en attirant les bénédictions divines sur cette famille entière, puis continua la cérémonie.

Ce fut un coup-d'œil saisissant de voir les trois Prélats s'avancer vers chacun des autels qu'ils devraient consacrer. Mgr. de Montréal monta au grand-autel consacré à St. Joseph ; Mgr. Lynch à celui du côté de l'Evangile, consacré sous l'invocation des Epoisailles de la Ste. Vierge ; et Mgr. McIntyre à celui du côté de l'E-pître, dédié à Ste. Thérèse.

On connaît l'éclat et la pompe dont la Religion s'est plu à entourer les premiers Pasteurs des âmes dans leurs saintes fonctions ; mais on sait aussi qu'elle n'a rien épargné quand il s'est agi d'approprier ses autels à nos saints mystères. Aussi, le coup-d'œil était des plus imposants. Les prières et les cérémonies accomplies simultanément par les trois Evêques donnaient à la fête un caractère tout particulier de grandeur.

Nous avons de plus remarqué au chœur, Mgr. Fa-rault, Evêque élu du Vicariat Apostolique de la rivière McKenzie, territoire du Nord-Ouest. Afin de contribuer à l'éclat de cette solennité, il a bien voulu condescendre à se laisser revêtir des insignes de la prélature, que sa promotion lui donne droit de porter, quoiqu'il ne soit pas encore sacré.

Le nombreux clergé qui était présent, les pieux fidèles qui encombraient la nouvelle enceinte, tout faisait de cette fête un spectacle qui, en parlant aux yeux, atten-drissait les cœurs.

Nous ne doutons pas que la fête de Ste. Thérèse ne soit une époque bien chère aux bonnes Religieuses de l'Hôpital-Général qui retrouveront, d'âge en âge, en venant s'agenouiller dans ce temple, un écho qui leur redira au dehors les sentiments que leur cœur aura répétés tous les jours : " Qu'elle est belle cette Religion qui sait ins-pirer le dévouement au point de faire éléver des tem-ples aussi beaux, par la main d'une famille ! Qu'elle est belle cette Religion dont les œuvres de chaque jour, reproduites par d'humbles servantes de Jésus-Christ, ont pu mériter sur la terre une si belle récom-pense ! "

QUINZE JOURS EN MER.

Lecture faite devant l'Union Catholique, par M. D. d'Orsonnens.

Mon Révérend Père,

Monsieur le Président, Messieurs,

Quelques notes prises dans le temps, oubliées, puis reprises aujourd'hui ; quelques idées prétextées par l'isolement, l'abandon, l'ennui, feront le fond de ce petit entretien : trop heureux si mon faible travail peut-être accepté comme un gage de bonne volonté ou comme une

faible contribution au grand ouvre de l'Union Catholique :

Le 2 mai 1862, je m'embarquais à Québec comme lieutenant sur le *Napoleon III*. Je ne m'arrêterai pas ici à vous faire la description d'un vaisseau de guerre. La discipline y est ou ne peut plus sévère ; une fois en mer, l'abandon dans lequel on se trouve, l'impossibilité de recourir à un autre pouvoir dans le cas d'une révolte, la nécessitent et la font pardonner. Les pauvres gens qu'on nomme matelots y sont bien traités et savent se faire aimer par leur dévouement et leur bravoure. Le deux au soir tout était prêt à bord. Le trois à midi au coup de canon de la citadelle répondraient les nôtres en signe d'adieu, et, le cœur oppressé, l'âme pleine d'inquiétude, j'me livrais à la mer dont j'avais entendu dire tant de bien et tant de mal. Alors je ne pouvais pas comprendre qu'on pût l'aimer avec amour, avec passion, mais aujourd'hui je comprends moi aussi qu'on puisse s'y attacher malgré ses perfidies et ses trahisons.

Bien avant de voir la mer, si on la contemple du rivage, on l'entend, on la devine. D'abord c'est un bruit lointain, sourd et uniforme. Et peu à peu tous les bruits lui cèdent et en sont couverts. On en remarque bientôt la solennelle alternative, le retour invariable de la même note forte et basse, qui de plus en plus, roule, gronde !... On y sent, on croit y sentir la vibrante intonation de la vie. En effet, au moment du flux, quand la vague monte sur la vague immense, électrique, il mêle au roulement orageux des eaux, le bruit des coquillages et de mille êtres divins qu'elles apporte avec elle. Le reflux vient-il, un bruissement fait comprendre qu'avec les sables elle remporte ce monde de tribus fidèles et le recueille en son sein.

Que d'autres voix elle a encore ! pour peu qu'elle soit énouée, ses plaintes et ses profonds soupirs contrastent avec le silence du morne rivage qui semble se recueillir pour écouter la menace de celle qui hier le flattait encore d'un flot caressant. Que va-t-elle lui dire ?

Je ne veux pas le prévoir. Je ne veux point parler ici des épouvantables concerto qu'elle va donner peut-être, de ses duos avec les rocs, des basses et des tourbillons sourds qu'elle fait au fond de cavernes, ni de ces cris surprenants où l'on croit entendre : Au secours !!!

Non, prenons-la dans ses jours ordinaires où elle est toujours puissante mais sans violence.

Qu'elle est son étendue réelle ? plus grande que celle de la terre, voilà ce qu'on sait le mieux. Sur la surface du globe l'eau est la généralité, la terre est l'exception. La profondeur de la mer est bien plus inconnue que son étendue, à peine quelques sondages ont-ils été faits, encore sont-ils incertains et peu nombreux. Son eau est plus dure que celle de nos fleuves, elle n'a point l'engageante transparence des eaux de la fontaine. Elle est opaque et lourde, elle frappe fort. Qui s'y hasarde se sent soulevé. Elle aide, il est vrai, le nageur, mais elle le maîtrise, et il se sent comme un faible enfant bercé dans la main puissante du géant qui peut le briser quand il voudra.

Plonge-t-on à une certaine profondeur, la mer perd sa transparence, une teinte rouge cache les rayons du soleil ; va-t-on un peu plus bas, l'obscurité est absolue c'est un monde de ténèbre, on croit que la vie cesse où il n'y a pas de lumière, on se trompe, on y sent un monde de petits êtres remuer permis les richesses que